

Le régime du symptôme et les formules de la sexualité¹

En général, en tant que psychanalystes, nous nous efforçons d'approcher de ce qui apparaît chiffré dans le symptôme, de ce qui est sa propre écriture. Et ce n'est pas seulement notre souci clinique mais aussi l'occasion de beaucoup de discussions et de travaux.

Maintenant, par rapport à l'écriture du symptôme, je veux prendre l'autre bout de la question. Je ne vais pas me référer à ce qui a été écrit dans le symptôme, dans chaque symptôme, mais à ce que la théorie — d'après la conception du symptôme qu'elle utilise — propose et formalise comme son écriture. Chaque théorie traverse différents moments pendant son développement et ces mouvements produisent des variations dans sa conception. Un exemple l'illustre bien : c'est l'incidence du changement de position entre la première et la deuxième topique freudienne quant à l'inversion de subordination entre refoulement et angoisse. Ça doit produire, nécessairement, une formalisation et une écriture différentes du symptôme.

Ma question est la suivante : au fur et à mesure que la production théorique se déploie — et je vais prendre fondamentalement celle de Lacan — dans les différentes façons de penser l'inconscient, le symptôme, etc., est-ce que tout ça est soutenu par une même idée de la structure ou est-ce que les changements dans la formalisation obéissent à une certaine rectification de la conception de la structure ? Je pense que malgré les variations, quelque chose d'essentiel doit se maintenir.

On peut penser la structure comme un ensemble d'éléments qui sont en rapport et ont une possibilité de mouvement quant à la prédominance de chacun d'eux sur les autres, ce qui permet l'émergence de différences quant à sa prise en compte et sa définition. On peut poser, par exemple : l'inconscient structuré comme un langage, le discours comme structure, l'élément d'impossibilité comme nécessaire à la structure, etc. Dans ces oscillations ou progressions, on privilégie un certain élément qui n'est pas toujours le même. Ces mouvements ne négligent pas ce qui a été déjà posé mais ils réorganisent d'une façon différente la conception de l'appareil psychique. Quant à ces modulations, ce n'est pas la même chose de poser l'inconscient structuré comme un langage ou le sujet comme effet de la métaphore paternelle que de poser cela avec l'appui des mathèmes, des formules de la sexualité ou de la topologie borroméenne.

¹ Texte écrit à partir de la présentation réalisée dans le séminaire « *A escrita do sintoma* » au Colloque « *A escrita na psicanálise* », Belo Horizonte, Brésil, le 4 août, 2006. Je remercie Eduardo Vidal de m'avoir invitée à participer à ce travail.

Pendant de nombreuses années, la production de l'inconscient avait été liée par Lacan à la métaphore paternelle et ses effets ; à cette époque-là on peut mentionner comme fondamentale l'écriture des lettres qui s'ordonnent dans le graphe du désir. Après, Lacan nomme le discours comme structure, met l'accent sur l'élément réel, du Réel comme impossible, comme ce qui tient la structure. Ce n'est pas que le Réel n'ait pas été déjà considéré, je veux seulement faire remarquer sa mise en relief comme un « élément d'impossibilité nécessaire » qui se présente en rapport avec l'extériorité d'un ensemble, élément « nécessaire » à la constitution de l'ensemble (« un » en moins, « un » en plus). Plusieurs formalisations de Lacan s'établissent autour de cet élément. Mais ce n'est pas une invention de Lacan.

Le mérite de l'invention revient à Freud. À ce propos, le travail fait par Jacques Lacan et Jean Hyppolite au sein du *Séminaire I* concernant la négation chez Freud est très intéressant : ils détachent dans le texte freudien les plans du réel au moment de la constitution du symbolique, à savoir comment ce qui touche le *Lust-Ich* ou le *Unlust-Ich* établit un moi ou un non-moi, par un processus d'incorporation (*Einbeziehung in das Ich*) ou d'expulsion (*Austossung aus dem Ich*) hors du moi.

Il s'agit d'une expulsion première qui fonderait le champ du réel et à partir de laquelle on peut poser une affirmation primordiale (*Bejahung*), champ de symbolisation et son contraire, l'abolition du symbolique (*Verwerfung*), le refus d'entrer dans ce champ-là. Ce champ de symbolisation ainsi installé émerge avec un dehors qui est le champ du réel.

Si l'on compte avec le symbolique, on peut poser la *Verneinung*, la *Verdrängung*, la *Verleugnung*, et tous les mécanismes qui, d'une façon ou d'une autre, produisent non pas une abolition du Symbolique mais un refus à différents niveaux, soit au niveau discursif dans la *Verneinung*, soit au niveau perceptif dans la *Verleugnung*.

Le réel reste du côté de ce qui n'atteint pas le champ du symbole ; il reste comme un support et s'il n'en était pas ainsi, on devrait supposer le sujet comme une sphère, pur symbole, toute close.

Tout ça va rendre possible qu'il y ait des écritures diverses. À mon avis — et j'essaie de suivre de très près les exposés de Freud et de Lacan — il y a un soutien nécessaire, indispensable à la formation du symptôme ; il s'agit de la présence du signifiant du Nom-du-Père, comme ce qui le rend réalisable. Je dis que le signifiant du Nom-du-Père est la condition de possibilité du symptôme.

Beaucoup de prémisses et aussi d'aphorismes ont été forgés au sein de l'appareil théorique. Ce que je viens d'énoncer ne fonctionne pas de cette façon-là mais, quand Lacan dit que son Nom-du-Père est sa façon de penser ou de nommer l'inconscient chez Freud, le père mort chez Freud, il me semble qu'avec cette affirmation, il établit les bases pour poser le champ structuré de

l'inconscient. Si ce signifiant n'opère pas, on trouve un autre type de phénomènes qui restent subordonnés au rejet du symbolique. Le rejet du symbolique implique que pour ces phénomènes-là le refoulement secondaire ne fonctionne pas, qu'il n'y a pas de retour du refoulé dans le discours par la voie du signifiant mais que ce retour se produit dans le champ du réel même. Il y a là une distinction à faire entre les symptômes et d'autres manifestations, voisines mais différentes, comme par exemple les délires, les hallucinations, les passages à l'acte. Ces différences produisent d'autres circuits dans le rapport entre R, S et I. On pourrait dire que se produisent d'autres nœuds avec d'autres orientations et que, pour cette raison, ils vont prendre d'autres noms.

Une autre clé pour penser où loge le symptôme est celle de la castration articulée par le travail œdipien.

Castration, Nom-du-Père et phallus sont façons de nommer le trou par deux voies, celle du signifiant et celle de l'objet, toutes deux nécessaires pour poser le symptôme comme produit du refoulement secondaire.

Pour parler de la castration comme nœud, il n'est pas besoin d'arriver à la dernière élaboration de Lacan puisque cela est posé par Freud. Lacan aussi, dans l'écrit *La signification du phallus, Die Bedeutung des Phallus*, définit la castration comme un nœud qui produit — en plus des fantasmes —, je cite : « la structuration dynamique des symptômes au sens analytique du terme, nous voulons dire de ce qui est analysable dans les névroses, les perversions et les psychoses [...] »². Je trouve très intéressant l'inclusion d'un rapport possible entre psychose et symptôme, mais lequel ?

À cette époque-là, une des définitions que Lacan donne du symptôme, est que « le symptôme c'est tout ce qui est analysable » par la voie du langage, par une analyse exhaustive du langage. C'est un temps antérieur au séminaire *L'angoisse*, où le réel commence à avoir un autre lieu à cause de la formalisation de l'objet *a*.

La formalisation de l'objet *a* montre avec clarté les différentes positions de Freud et de Lacan concernant la fin de l'analyse. Lacan le signale avec précision dans ce séminaire, quand il dit que Freud est arrivé jusqu'au point du roc vif de la castration et qu'il va poursuivre à partir de là avec l'introduction de son objet *a*, a-sexué, à savoir, l'introduction du manque d'objet et pas seulement celui du signifiant.

J'ai fait mention des deux manques et, si l'on considère le graphe du désir, on peut ajouter à la liste des noms du trou celui du désir de l'Autre — S(\mathbb{A}) — comme le signifiant du manque dans l'Autre.

Dans ce développement de la théorie, je vais m'arrêter pour préciser l'écriture que Lacan avance dans les formules de la sexuation, l'avant-dernière formalisation, après les mathèmes et avant la topologie des nœuds.

² J. Lacan, « La signification du phallus, Die Bedeutung des Phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685.

Je vais reculer d'un pas pour parler du symptôme dans des termes peut-être peu théoriques. On essaie toujours de préciser la question du désir, de la jouissance, de l'angoisse, etc., mais celui qui pâtit d'un symptôme, pâtit fondamentalement d'une douleur. Personne ne vient nous consulter avec la volonté de savoir quelle est la satisfaction cachée dans son symptôme, pas seulement parce qu'on l'ignore mais parce qu'on essaie de la garder, même jusqu'à la méconnaissance. On consulte à cause de la souffrance.

Le symptôme se dédouble en douleur et satisfaction. Lacan parle du masque de la douleur, mais aussi de la satisfaction qui y reste cachée. Avec la douleur cohabitent plusieurs satisfactions. C'est là le problème que nous pose le symptôme, parce que quand le sujet veut se débarrasser de la douleur mais non de la satisfaction, on se trouve dans une voie difficile à parcourir et on peut buter sur un écueil si on ne prend pas note de la relation entre les deux aspects. On ne demande pas au psychanalyste de perdre la jouissance. La jouissance se perd si le travail analytique se produit.

Maintenant, après cette parenthèse, on peut poser la liaison entre symptôme et jouissance à partir du modèle des formules de la sexuation présentées dans la première moitié des années 70. Elles sont travaillées d'une façon explicite pendant quatre ou cinq séminaires — aucun n'y est consacré entièrement — et dans des écrits liés à ces séminaires. Tout cela se passe à peu près entre 1971 et 1974. Ce sont : *Un discours qui ne serait pas du semblant*, ...*Ou pire, Encore, Les non-dupes errent*, l'écrit *L'étourdit* et les sept conférences à Sainte Anne intitulées *Le savoir du psychanalyste* (novembre 1971/juin 1972). Dans chacun de ces textes sont déployés les différents éléments qui font partie de ces formules.

Pourquoi poser les formules de la sexuation en parlant du symptôme ? Elles ont été présentées pour montrer la position sexuelle de chaque sujet après la puberté, en particulier quant au mode de liaison avec l'autre, le partenaire sexuel et social. Lacan dit sexuel et j'ajoute social parce que le symptôme joint les deux niveaux. Le sexuel est en jeu dans le social — le social compris comme les rapports avec les autres — et le symptôme se produit à cause des conflits qui émergent dans le rapport aux autres. Pourquoi ? Parce que c'est la voie privilégiée de déploiement des désirs refoulés, des désirs qui répètent les scènes œdipiennes où ils ont eu lieu.

Les formules de la sexuation proposent une écriture du manque de complémentarité entre les sexes, une écriture de la non complémentarité, c'est-à-dire une écriture du supplément. Depuis que le petit Hans lui a appris ça, à Freud, on parle d'Un seul sexe et d'un Autre sexe ; avant la puberté ils sont nommés comme phallique et châtré et après, comme masculin et féminin.

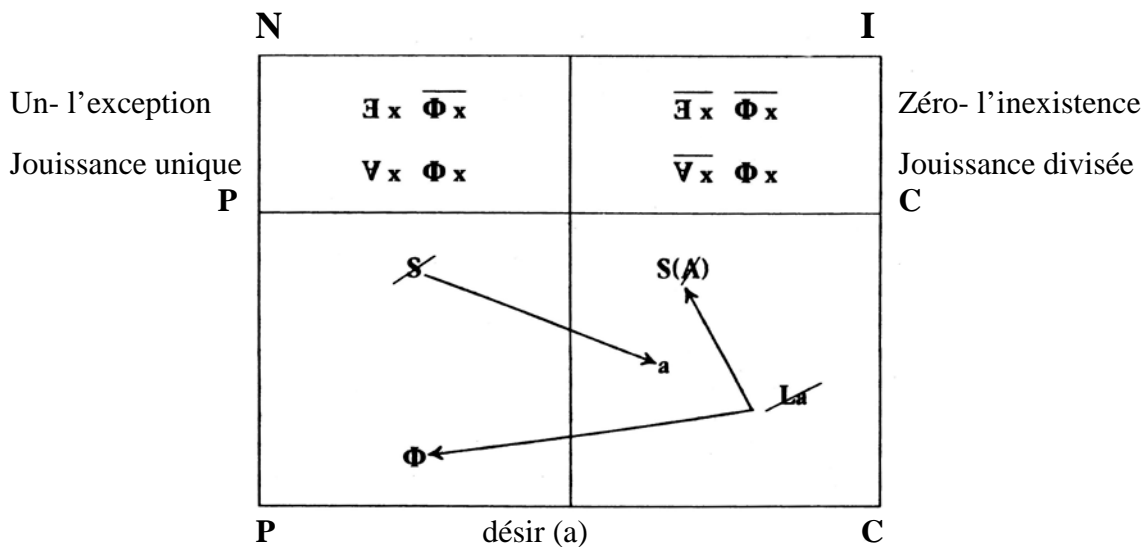
Lacan présente ses formules pour donner une écriture à ce qu'il formalise comme position masculine et féminine, indépendamment du genre sexuel de celui qui incarne l'une des positions sexuées.

On aurait besoin de beaucoup de temps pour se consacrer à fond aux formules. Maintenant, on ne peut qu'en faire une approche et situer leurs coordonnées, pour suivre l'exposé de Lacan.

Cette façon de poser l'écriture de la sexualité a des détracteurs et elle peut être sujette à discussion comme tout énoncé. Néanmoins, je pense qu'elle est d'une grande valeur parce qu'elle insiste sur l'essentiel de la conception de Lacan, ce qui sera repris avec les nœuds. Je veux dire que malgré la diversité des formalisations précédentes, Lacan a toujours appuyé ses développements sur l'idée de la structure comme quaternaire, du quatre comme le minimum essentiel pour penser la constitution de la structure.

Si on revoit les schémas qu'il présente, on trouve qu'en chacun d'eux, ce quatre qu'il entend comme fondamental quant à l'opération fondatrice, apparaît de différentes façons.

Le « quatre » constitutif, le procès de symbolisation et le champ du réel à articuler sont présents dans ces formules.



Ce schéma-là est composé de deux parties : un rectangle supérieur divisé en quatre et un autre, inférieur, divisé en deux. Le supérieur rend possible l'inférieur.

Le supérieur est composé de 4 formules :

- 1) $\overline{\exists x \Phi x}$, l'Impossible, il n'existe pas de x qui dise non à la fonction phallique.
- 2) $\exists x \overline{\Phi x}$, le Nécessaire, il existe au moins un x qui dit non à la fonction phallique.
- 3) $\forall x \Phi x$, le Possible, pour tout x fonctionne la fonction phallique,

4) $\overline{\forall x} \Phi x$, le Contingent, pour pas-tout x fonctionne la fonction phallique.

Cet ordre respecte la logique de rotation des places.

Le champ supérieur est celui du quantificateur existentiel et de sa négation. Il reste attaché au niveau des prémisses, des inférences concernant le constitutif. On doit le penser du même point de vue avec lequel on envisage le « primordial », tel le refoulement, l'affirmation, etc.

Le champ inférieur, celui du quantificateur universel et sa négation, nous indique le niveau où se déroulent les discours effectifs, ce qui constitue notre matériel de travail dans l'analyse.

C'est-à-dire qu'on va pouvoir déduire le champ des existentiels à partir de celui des universels.

On voit aussi qu'une barre verticale glisse tout au long du schéma. Cette barre sépare le côté homme à gauche du côté femme à droite. C'est la barre de l'identification qui va déterminer de quel côté va se trouver chaque sujet.

Dans ce qui est au-dessous de ces quatre quantificateurs, Lacan écrit du côté homme $\$$ et Φ ; du côté femme, $S(A)$, \cdot et l'État a .

Je vais essayer de préciser un peu tout cela.

Au niveau des existentiels s'écrivent les deux modes où la fonction phallique n'opère pas. Au niveau des universels, les deux façons d'opérer de la fonction phallique ; et c'est pour ça qu'à partir de ce dernier champ du discursif, on peut déduire l'autre comme prémisses.

La lettre x est utilisée en mathématiques pour dénoter l'inconnue. Ici, il vaut la peine d'ajouter qu'en ce qui concerne le parlêtre (les universels), cet x est un a , objet a , parce que l' x nomme le sujet comme désirant. Donc, on peut écrire indistinctement, $\forall x$ (ou $\forall a$), et $\overline{\forall x}$ (ou $\overline{\forall a}$). Celui-ci est le champ où on peut repérer le symptôme, dans le champ du parlêtre comme désirant, sous quelque une des deux modalités de rapport avec la fonction phallique.

On peut dire alors que pour tout sujet désirant, comme tout ou comme pas-tout, fonctionne la fonction phallique (Φx). Le fait qu'on ne considère pas ladite fonction pour le niveau de l'existentiel montre bien l'écartement qu'il y a entre la prémisses et le discours. Les prémisses ne sont pas sujettes à l'observation mais elles sont des inférences, des constructions, comme tout autre fait de structure. Le champ des prémisses est déduit du champ discursif ; il s'agit du support — j'ajoute « réel » — du discursif.

Maintenant, on peut dire comment se produit la rotation des quatre lieux du rectangle supérieur.

J'ai mis les quatre lettres qui nomment les modalités logiques en dehors du schéma : I, N, P, C. Il s'agit des modalités aléthiques — celles qui concernent la vérité — sous quatre aspects : Impossible, Nécessaire, Possible et Contingent.

Il faut dire que le quantificateur universel n'est pas équivalent à l'universel aristotélicien, malgré sa provenance. D'abord, Lacan modifie les rapports en jeu et, si Aristote fait dériver le particulier de l'universel, Lacan propose le mouvement inverse : les prémisses supposent un particulier (l'existential) qui fera accéder à l'universel (le tout), même dans sa forme niée.

En haut et à droite, l'Impossible ($\exists x$), considéré comme le Réel, comme ce qui ne peut pas s'écrire sur place. Le réel comme Impossible « ne cesse pas de ne pas s'écrire ». L'Impossible peut prendre son inscription et aussi être nommé comme tel à partir du Nécessaire. Cet Impossible qui n'a pas d'écriture — qui se lie dans le mythe à la femme qui arrive à la structure privée de pénis, privation réelle dénotée comme castration — répond à l'idée de castration consommée chez la femme, ce qui est une façon d'énoncer sa privation. Tout cela ne peut se lire — comme l'annonçait le petit Hans — que comme phallus ou non-phallus. Elle est châtrée parce qu'il y a un phallus ailleurs, selon les « écritures » du petit Hans.

Dans le mythe, ce phallus est le proto-père. Cela correspond au lieu du Nécessaire comme catégorie logique qui énonce que le Nécessaire « ne cesse pas de s'écrire ».

Ce lieu occupé par l'Un de l'exception (il existe au moins Un qui dit « non » à la fonction phallique), par cet Un qui se soustrait à la fonction, c'est quelque chose qui reste hors de l'ensemble qui va se produire à partir de là, telle une extériorité qui marque le bord constitutif de l'ensemble. C'est ce qui va inscrire l'Impossible et en même temps va permettre la formation de l'ensemble universel. Le Nécessaire est aussi réel que l'Impossible qu'il inscrit. Tous les deux sont des lieux mythiques et, comme tels, ils donnent quelque réponse à l'énigme de l'origine.

Le « il n'existe pas Un qui... » est représenté par un « zéro », symbole de l'inexistence ; le « il existe au moins Un qui... » l'est par un « un », signifiant de l'inexistence.

Le Nécessaire, en plus d'inscrire l'Impossible, donne lieu — et on a ici le point d'inflexion du meurtre du père dans le mythe freudien —, donne lieu rétroactivement à la possibilité de chute de l'exception et à l'avènement de la répartition de jouissance et de la circulation des femmes dans l'ensemble.

C'est ainsi que se constitue l'ensemble du « pour tout » qui est l'ensemble du petit Hans avec sa prémisse universelle du pénis / phallus. Une des définitions que donne Lacan sur le phallus est la suivante : le phallus est la conjonction entre pénis et parole. Le pénis n'est pas le phallus, il lui manque cette autre patte ; le petit Hans ne le savait pas encore, comme tous les enfants.

Peut-être est-ce à cause de cela que ratent quelques chirurgies (transsexuelles) du pénis qui cherchent à opérer sur le phallus.

Le « tout » et le « pas-tout » phallique nous placent déjà dans le champ de la fonction et de l'asymétrie touchant cette fonction, asymétrie liée à la différence anatomique mise en jeu dans le travail œdipien : avoir ou être le phallus.

Je vais reprendre le thème de la rotation. I, N, P, C, gardent entre eux un ordre de rotation qui n'est pas un ordre quelconque : il est bien spécifié. Il y a une exigence, c'est la présence de tous les termes en jeu. Aucun d'eux ne doit manquer. C'est une autre façon de poser la structure quaternaire, avec ces quatre éléments dans sa base.

Je répète. L'Impossible ne peut pas s'écrire de lui-même. Le Nécessaire écrit l'Impossible. Du Nécessaire découlent le Possible et le Contingent, qui est une variable du précédent. Ces modalités s'appliquent au rapport entre propositions. Celle-ci est une manière entre autres de penser l'écriture du réel et de la castration.

La rotation, dans les termes de Lacan, serait ainsi exprimée : « Il faut, à partir de l'Impossible, établir le Nécessaire pour que la castration soit Possible, même d'une façon Contingente. »

Les rencontres humaines sont contingentes, amour et amitié le sont ; en étant du rang du possible, le hasard y met sa touche de contingence.

Et maintenant, la partie inférieure du schéma. On y voit le plan effectif de l'identification masculine et féminine, dans les modalités de présentation du désir pour l'un et l'autre.

Le côté homme : le Φ et le $\$$ orientés vers la recherche de l'objet a du côté femme.

Le côté femme : $\mathcal{L}a$, a et $S(A)$; du fait de n'avoir pas de pénis, elle arrive au phallique comme « pas-toute », sa jouissance reste divisée entre le phallus symbolique et le signifiant du manque dans l'Autre.

Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Les lieux des existentiels restent dans l'ombre, et dans l'illusion de pouvoir être atteints. On peut y penser la jouissance de l'Autre. Chez le névrosé, cette illusion peut prendre la forme d'une rêverie. Dans un délire, comme par exemple « être la femme de Dieu » chez Schreber, cela peut être envisagé comme possible.

Pour le névrosé, cette jouissance-là fonctionne aussi comme illusion parce que le souhait de jouissance habite tout sujet, mais de façons bien différentes : par exemple, l'idée de l'amour unique qui entraîne le caractère exceptionnel d'être un « un-unique » pour quelqu'un ou *vice-versa*, ce qui va un peu au-delà du fait de procurer ou de recevoir du soutien phallique dans les relations humaines, amoureuses ou amicales. Si la jouissance de l'Autre reste

dans le registre de l'illusoire comme quelque chose d'inaccessible, ça va assez bien mais si l'idée d'inaccessibilité disparaît, on est assez mal.

Si l'on suit de près « Le Tabou de la virginité » de Freud, on peut essayer de situer la vierge dans ce schéma des formules, entre les deux lieux existentiels, d'inexistence, en tension entre la castration accomplie et la consécration au père. Dans ces deux lieux il ne s'agit pas de désir, à la suite de quoi il faut quelque chose qui le mette en mouvement. Ce qui peut le faire fonctionner, c'est le père. Ce lieu d'exception dans le mythe a une représentation dans le psychisme, dans le deuxième des trois temps du complexe d'Œdipe que propose Lacan. Il s'agit de la face imaginaire du père comme interdiction : il prive l'enfant de l'objet sexuel pour le garder pour lui-même.

Un autre fantasme qui y reste attaché est en rapport au Don Juan, celui qui peut posséder toutes les femmes une par une, un phallus absolument imprécis quant au désir puisque tout désirer équivaut à ne rien désirer ; là, le désir reste détaché de la demande, dans une suite indéfinie que seul l'amour peut arrêter. On peut apprécier ce mouvement dans un film récent, *Casanova*, où le personnage interrompt sa démarche quand l'amour le touche. Le Don Juan se prête à une circulation indéfinie de femmes.

Je me souviens d'un livre très intéressant d'Eugénie Lemoine, *Partage des femmes*³, où l'auteur posait que s'il n'y a pas un homme (un phallus) qui fasse irruption dans le jeu spéculaire entre les femmes, sa dérive peut être infinie.

Est-ce que c'est pour ça que Lacan disait qu'il s'agissait d'un fantasme féminin ? Le Don Juan, tel un phallus évanescent, représente d'une certaine manière cette dérive infinie, sans attachement, sans soutien, sans rien qui arrête cette glissade-là.

Je continue à poser les positions sexuées et les questions symptomatiques qui s'y produisent. Entre le « tout » et le « pas-tout », on peut situer l'identification hystérique, la double identification hystérique. Du côté du « tout » se place L'Homme, Une femme, la prétention phallique qu'on peut avoir sans jamais l'atteindre.

À partir de cette façon de différencier le « tout » du « pas-tout », une conséquence se dégage, c'est que les jouissances doivent être différentes dans un cas et dans l'autre. Pour simplifier, il ne s'agit pas de la même jouissance pour l'homme que pour la femme. Pour le premier, la jouissance reste liée au pénis, le plaisir d'organe soutient et supporte toute la jouissance phallique. Pour elles, à défaut de ce point de repère, la jouissance se divise et elles répondent, d'une part à la jouissance phallique et d'autre part à cette absence de logement corporel.

³ E. Lemoine-Luccioni, *Partage des femmes*, Paris, Seuil, 1976.

Dans le schéma, c'est pointé par la direction de la flèche qui va du $auS(\mathbb{A})$, de la barre sur le « La » femme au signifiant du manque de l'Autre, de son inexistence, lieu du désir de l'Autre dans le graphe du désir, trou qu'on ne peut que contourner. C'est pour ça que son rapport au phallus devient nécessaire comme l'une des parts du soutien du désir, même comme « pas-tout » phallique, parce que si la femme se détache du phallique, elle sera sûrement prise par la folie, comme tout autre sujet.

Le phallus règle les rencontres humaines, il prend toute sa valeur dans la fonction phallique, il se rend efficace dans l'économie du désir de par son absence même ; c'est ça, sa fonction signifiante. Et cela peut suppléer au fait qu'il n'y ait pas de rapport sexuel.

Malgré la brièveté de mon exposé, je veux recouper dans ce schéma le fait suivant : si l'on prend en considération l'ordre proposé par Lacan, c'est seulement entre le Possible et le Contingent (le « pour tout » et le « pour pas-tout ») qu'on peut loger l'objet a ; c'est-à-dire, dans le champ de la fonction phallique, dans le régime phallique. Donc, c'est dans ce champ-là que l'on peut situer le symptôme et le penser selon ces coordonnées.

Bref, le régime du symptôme, c'est un régime phallique. Le symptôme s'organise comme réponse au caractère traumatique du réel du désir. C'est une stratégie, pour tenir le *traumatisme*, le trou du traumatisme, pour enserrer le trou.

Le lieu d'inscription qui rend possible cette opération est celui du Nécessaire, le lieu d'où procède tant le père toute jouissance que son assassinat, chute du Réel qui prépare le trou pour le signifiant du Nom-du-Père. Le régime phallique, subordonné au Nom-du-Père, permet d'ordonner le rapport au désir.

Dans le passage qui va des existentiels aux universels se produit une différence quant à la jouissance : celle-ci se dégrade, il y a perte, diminution des prémisses au discours.

Pour que le discours puisse s'installer, il doit y avoir une perte concernant la jouissance de l'Autre. Les signifiants sont placés dans la dialectique entre désir, demande et jouissance. La jouissance dont on parle — jouissance phallique — a été déjà « travaillée » par la dialectique œdipienne, c'est-à-dire qu'elle a été déjà comptabilisée par l'inconscient comme perte, comme plus-de-jouir, perte de jouissance en référence à la jouissance de l'Autre à partir de la barre qui tombe sur lui. La jouissance possible c'est la phallique, soit sexuelle, soit de la parole.

Comme je l'ai déjà proposé, on peut dire que les symptômes jouent sa division, dans la stratégie hystérique, entre le « tout », toute femme, toute phallus, dans un essai d'annulation de la différence qui la constitue comme « pas-toute » — et sa contrepartie, en faisant de l'homme un « pas-tout », un

maître châtré —, dans cette inversion de positions, avec un mouvement d'oscillation entre les deux identifications.

On peut penser la stratégie obsessionnelle liée au « pas-tout », étant donné la position passive et féminine face au père, passivité à cause de l'amour envers le père qui, par exemple, peut produire chez les hommes une féminité non désirée et même de l'angoisse, produite par un état de suspicion relative à une possible homosexualité refoulée. À cause de cela ils peuvent sentir des craintes persécutives, et ça peut les mener à un état de doute constant quant à leur tendance sexuelle. Parfois il est vraiment difficile pour l'homme de faire coexister sa position masculine et son amour envers le père par l'incidence de la castration ; pour la femme, il est plus aisé de s'abandonner à cet amour-là.

Le passage entre le Possible et le Contingent, entre le « tout » et le « pas-tout » dépend de la mobilité propre aux identifications. On n'est pas tout le temps dans la même position ; dans le discours on change de position. Cette même mobilité peut faire tomber dans un piège. Je vais donner un exemple de ce que je veux dire.

Une femme d'environ quarante ans s'offre à son mari comme toute phallique dans tous les aspects de sa vie : sexuel, du travail, économique. Elle se charge de lui fournir ce qui lui manque. Il est dans une situation instable quant à l'argent et au travail, il a subi un gros échec économique qu'il veut surmonter. Elle intervient dans son mouvement bancaire. Elle lui prête de l'argent pour boucher ses trous financiers. Elle couvre, protège, bouche. Cette femme n'admet pas l'idée de l'existence du malentendu entre les personnes, elle ne comprend pas pourquoi cela doit se passer. Donc, elle attend de recevoir du mari quelque chose en accord avec ce qu'elle fait pour lui ; elle espère la réciprocité. Elle reçoit exactement le contraire, à savoir, rien. Ce fait-là la fait changer de position : elle devient quelqu'un de demandant, qui réclame ce qu'il ne lui donne pas (attention, tendresse, consécration). Elle fait apport de fonds pour qu'il ne reste pas à « découvert ». Elle peut le faire parce qu'elle a du « crédit » bancaire. Ce style de rapport n'est pas exclusif de cette relation mais il y a quelque chose de répété dans toutes ses relations, amoureuses et / ou commerciales. Elle finit toujours par être escroquée, elle perd de l'argent mais on pourrait dire qu'elle en fait cadeau, elle le jette puisqu' « elle peut... ». Dans ces gageures pour maintenir une position, elle finit généralement par tout perdre et, d'abord, sa place.

Il me semble que c'est un exemple achevé de la tension qui peut se produire entre les deux côtés de l'identification.